

Astrologie et apologétique au Moyen Âge

À l'occasion du V.^{ème} Congrès International de Philosophie Médiévale qui s'est tenu en 1972 à Madrid-Cordoue-Grenade, une commission spéciale que M. Guy Beaujouan a présidée commença à s'occuper du rapport entre les sciences et la philosophie au Moyen Âge. Depuis lors, dans les congrès promus par la SIEPM, la dite commission de travail rejoint les médiévistes dont leurs recherches philosophiques ont un rapport avec les sciences. En présentant à Madrid une esquisse des thèmes de la littérature scientifique susceptibles d'intéresser l'historien de la philosophie médiévale, M. Beaujouan mettait en relief quatre secteurs: les mathématiques, l'alchimie, l'astronomie et aussi l'astrologie.

Le combat contre l'astrologie et la réfutation de sa valeur par les écrivains chrétiens à l'époque des Pères apologistes et durant la période patristique n'ont pas empêché quelques auteurs médiévaux de rechercher un argument pour prouver non seulement que la naissance du Christ a été prédite par les conjonctions astrales, mais aussi que celles-ci annonçaient la religion chrétienne.

Le Moyen Âge a accepté qu'il y avait un rapport entre les mouvements des corps célestes et les événements de la vie terrestre. Ce n'était pas cependant une croyance ingénue ou une superstition, mais une conception considérée comme scientifique¹.

La vision chrétienne de la nature comme une créature, mise par Dieu au service des hommes, et le symbolisme qu'on cherchait à voir dans les choses, invitait à accepter que les phénomènes célestes, s'ils n'étaient pas des causes nécessaires des événements terrestres,

¹ Voir L. THORNDIKE, «The True Place of Astrology in the History of Science», *Isis*, 46 (1955), 273-278. Le travail préparé pour la Commission «Histoire des Sciences-Philosophie Médiévale», présenté au V.^e Congrès de la SIEPM par M. G. BEAUJOUAN se trouve publié dans les *Actas del 5.º Congreso Internacional de Filosofía Medieval*, Madrid, Editora Nacional [1979], I, 467-479.

pouvaient quand même être considérés par l'homme comme un signe de ces événements.

Certains textes bibliques, particulièrement de l'Ancien Testament, autorisaient et confirmaient l'affirmation d'une relation, sinon causale, du moins symbolique, entre le monde supérieur et le monde inférieur; les astres étaient une espèce de langage dont Dieu pouvait se servir pour parler aux hommes. L'Évangile raconte comment la vue d'une étoile a révélé aux mages la naissance du Christ. Déjà S. Jean Chrysostome, S. Augustin et S. Grégoire le Grand, par exemple, avaient mis en garde les fidèles contre l'interprétation astrologique de cet épisode évangélique.

Ce risque ou ce danger de prétendre trouver dans les textes bibliques un fondement pour l'astrologie, Philon d'Alexandrie l'avait déjà rencontré en commentant le passage de la *Genèse* (1, 14) qui décrit la création des astres au 4.^e jour «ut sint in signa et tempora». Selon le *De opificio mundi secundum Moysen* de Philon, les astres, bien qu'étant des causes efficientes de certains changements dans le monde sublunaire, n'en sont que des causes secondes. Toutefois, affirmer que les astres sont des causes secondes, ne signifie pas qu'ils ne peuvent nous servir pour deviner l'avenir. Philon commente ainsi le passage cité de la *Genèse*: «Les astres ont été engendrés, Dieu le dit lui-même, non seulement afin de répandre leur lumière sur la terre, mais encore afin de manifester des signes des événements futurs; en effet, par leurs levers et leurs couchers, par leurs éclipses et leurs réapparitions qui suivent, par leurs occultations, par les autres diversités de leurs mouvements, les hommes conjecturent ce qui arrivera, la fécondité ou la stérilité des végétaux, la naissance et la mort des animaux, le ciel serein ou nuageux, le calme ou le vent violent, la crue ou le dessèchement des fleuves, la mer paisible ou la tempête, les interversions des saisons, les étés froids comme l'hiver, les hivers tièdes, les printemps qui ressemblent à l'automne ou les automnes qui ressemblent au printemps»². Contre de tels éloges de l'astrologie fondés sur le texte biblique, déjà S. Basile met en garde les fidèles dans sa sixième homélie sur l'Hexaéméron³.

Ne nous attardons pas à énumérer ici tous les Pères de l'Église qui ont combattu l'astrologie après S. Basile. On connaît bien

² PHILONIS ALEXANDRINI, *De opificio mundi secundum Moysen*, chap. XI, dans PHILONIS ALEXANDRINI, *Opera quae supersunt*, Vol. I, éd. Leopoldus Cohn, Berlin, 1896, 19, dans la traduction de P. DUHEM, *Le Système du Monde*, II, Paris, 1954, 317.

³ S. BASILII, *Homilia VI in Hexaemeron*, 5, P.G., XXIX, 127-128.

l'expression de S. Augustin dans les *Confessions*, où il rejette décidément l'astrologie, après avoir été lui-même un de ses adhérents: «christiana et vera pietas consequenter repellit et damnat» (*Conf.*, IV, 3, 5). Franz Cumont concluait en 1903 une étude des influences païennes sur les chrétiens en écrivant à propos de l'astrologie que «tandis que la magie se perpétua à travers tout le Moyen Âge, l'Église latine réussit à la longue à détruire cette superstition savante. Alors que, dans l'empire byzantin, des empereurs même devenaient ses adeptes, comme Léon le Sage, ou ses défenseurs, comme Manuel Comnène, elle resta à peu près ignorée en Occident depuis l'époque franque jusqu'au XII^e siècle. La *Mathesis* de Firmicus Maternus est le dernier traité théorique sur la matière qui nous ait été conservé, et l'on ne trouve presque aucun manuscrit carolingien où il soit question d'astrologie. Celle-ci ne recommença à se répandre en Europe que sous l'influence des Arabes, et si elle jouit à la Renaissance d'une vogue éphémère elle le dut au prestige que lui prêta la science grecque et le grand nom de Ptolomée»⁴. Presque trente ans plus tard, dans la quatrième édition de son ouvrage magistral sur les religions orientales et le paganisme romain, il maintient implicitement la même opinion⁵. M. Laistner a esquissé un tableau de l'attitude des écrivains ecclésiastiques à l'égard de l'astrologie, depuis l'époque de Constantin jusqu'à la fin du IX^e siècle⁶. La position de quelques auteurs de la période patristique a fait objet d'études particulières, comme celle de Jacques Fontaine sur S. Isidore de Séville. L'auteur des *Etymologiae* y condamne l'astrologie superstitieuse «quam mathematici sequuntur, qui in stellis auguriantur»⁷.

Mlle Marie-Thérèse d'Alverny s'est occupée des problèmes qui furent soulevés au XII^e siècle entre théologiens et astrologues, à la suite de l'introduction, en traduction latine, d'ouvrages scientifiques arabes⁸. Plus récemment, elle a consacré une étude aux vues d'Abélard en ce domaine. Elle signale l'attitude d'un

⁴ F. CUMONT, «La polémique de l'Ambrosiaster contre les païens», dans *Revue d'Histoire de Littérature Religieuse*, 8 (1903), 417-440.

⁵ F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4 Paris, 1929, 290, note 63.

⁶ M. L. W. LAISTNER, «The Western Church and Astrology during the Early Middle Ages», dans *The Harvard Theological Review*, 34 (1941), 251-275. Voir aussi TH. OTTO WEDEL, *The Medieval Attitude Toward Astrology*, New Haven, Yale University Press, 1920.

⁷ JACQUES FONTAINE, «Isidore de Séville et l'Astrologie», dans *Revue des Études Latines*, 31 (1953), 271-300.

⁸ M.-TH. D'ALVERNY, «Astrologues et Théologiens au XII^e siècle», dans *Mélanges offerts à M.-D. Cheu, Maître en Théologie* (Bibliothèque Thomiste, 37), Paris, J. Vrin, 1967, 31-50.

contemporain d'Abélard qui défendait l'astrologie: Raymond de Marseille, auteur d'un *Liber Judiciorum*, que Mlle d'Alverny a découvert dans plusieurs manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris, à Londres et à Oxford. Raymond de Marseille cite à l'appui de sa défense de l'astrologie, le passage de la *Genèse* que nous avons vu déjà utilisé par Philon d'Alexandrie⁹.

Chez les chrétiens du Moyen Âge, l'utilisation de l'astrologie change et s'accroît dès la parution en latin de l'œuvre d'un des maîtres arabes de l'astrologie, l'*Introductorium maius* d'Albumasar. Cet ouvrage a été traduit deux fois, d'abord par Jean de Séville, en 1133, puis par Herman de Carinthie en 1140. Albumasar est aussi l'auteur du *De magnis coniunctionibus*, qui a été également traduit en latin au XII^e siècle. Dans l'*Introductorium maius* se trouve déjà l'allusion à une vierge mère d'un enfant. Dans le premier des 8 livres du *De magnis coniunctionibus*, Albumasar s'occupe de l'ensemble de toutes les conjonctions astrales et de leur importance. Dans le deuxième livre il montre comment les événements humains, les empires et les religions, dépendent de ces conjonctions.

Alain de Lille (1128-1202), auteur de l'*Anticlaudianus*, montre qu'il connaît Albumasar; il le cite à propos de l'astrologie:

Illic astra, polos, caelum septemque planetas
 Consulit Albumasar, terrisque reportat eorum
 Consilium, terras armans, firmansque caduca
 Contra caelestes iras superumque furorem⁽¹⁰⁾.

Il est clair que sa connaissance d'Albumasar lui vient de l'*Introductorium maius*, qu'il a lu dans la version d'Herman de Carinthie. Cette connaissance lui fait considérer Albumasar comme une «auctoritas» à côté de Platon, Aristote, Sénèque, Ptolémée, Cicéron, Virgile.

L'objet de notre exposé n'est pas d'approfondir ici l'influence de l'œuvre d'Albumasar dans le monde chrétien à partir de la traduction en latin de l'*Introductorium maius in Astronomiam* et du *De magnis coniunctionibus*. Elle a fait l'objet d'une étude développée

⁹ M. TH. D'ALVERNY, «Abélard et l'Astrologie», dans *Pierre Abélard-Pierre le Vénéralé, Les courants philosophiques, littéraires et artistiques en Occident au milieu du XII^e siècle* (Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, n.° 546), Paris, 1975, 611-630.

¹⁰ ALAIN DE INSULIS, *Anticlaudianus*, Lib. IV, ch. 1, P.L., 210, 521.

de Richard Lemay¹¹. Nous voudrions relever l'importance d'un écrit qui s'inspire en partie des œuvres d'Albumasar et qui a été mis en circulation au XIII^e siècle sous le nom d'Ovide. Il s'agit du poème intitulé *De Vetula*, auquel quelques manuscrits donnent le sous-titre *De mutatione vitae*. Étant donné que le *De Vetula* est cité dans l'*Opus Maius* (où Roger Bacon paraît en accepter l'attribution à Ovide), le poème a été écrit avant 1266/68.

On connaît 32 manuscrits contenant le texte intégral du *De Vetula*. Il a été imprimé en deux éditions incunables, à Pérouse par P. Petri et Jo. Nicolai vers 1474 (Hain, 12253) et à Cologne en 1479 par J. Koelhoff (Hain, 12254). Au XIV^e siècle, le *De Vetula* a été traduit en français ou plutôt adapté par Jean Lefevre. L'attribution à Ovide a été mise en cause déjà au XIV^e siècle par Thomas Bradwardine († 1349) qui écrit dans son *De causa Dei contra Pelagium et de virtute causarum*: «si autem testimonium Ovidii illius De Vetula ad auctoritatem vel ad voluptatem acceptare voluerit...». Dans ses *Epistolae seniles*, Pétrarque dénonce l'inauthenticité de l'attribution du poème: «Librum, cuius nomen est De Vetula dant Nasoni; mirum, cui vel cur cuidam in mentem venerit, nisi hoc fortasse lenocinio clari nominis obscuro fama operi quaeratur et, ut vulgo fit, ut gallinis pavonum ova subiiciant» (II, 4). Dans un ouvrage encyclopédique, *Vaticanus*, composé en 1424, le dominicain Arnould Gheylhoven de Rotterdam fait de Richard de Fournival († vers 1260) l'auteur du *De Vetula*: «quem librum scripsit Ricardus de Furniville cancellarius Ambianensis et imposuit Ovidio»¹². Cette attribution, qui a été nuancée de quelques réserves, a été généralement acceptée après la publication de l'ancienne version ou adaptation française du poème¹³.

Deux éditions critiques récentes du *De Vetula* ont vu le jour presque simultanément¹⁴.

En utilisant l'*Introductorium maius* et le *De magnis coniunctionibus*, Richard de Fournival, sous le nom d'Ovide, le fait prédire l'appari-

¹¹ R. LEMAY, *Abu Ma'shar and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century*, Beirut (American University of Beirut), 1962.

¹² Cf. DOROTHY M. ROBATHAN, «Introduction to the Pseudo-Ovidian *De Vetula*», dans *Transactions and proceedings of the American Philological Association*, 88 (1957), 197-270.

¹³ HIPPOLYTE COCHERIS, *La Vieille ou Les dernières Amours d'Ovide. Poème français du XIV^e siècle. Traduit du latin de Richard de Fournival par Jean Lefevre. Publié pour la première fois et précédé de recherches sur l'auteur du Vetula*, Paris, Chez Auguste Aubry, 1861.

¹⁴ PAUL KLOPSCH, *Pseudo-Ovidius De Vetula — Untersuchungen und Texte*, (Mittelaltersstudien und Texte, II) Leiden, E. J. Brill, 1967; DOROTHY M. ROBATHAN, *The Pseudo-Ovidian De Vetula*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert Publisher, 1969.

tion de différentes religions en se basant sur l'interprétation des conjonctions des astres:

Significare fidem Iovis est et religionem.
Ergo secundum quod complectitur ipse planetis
et fidei species debent diversificari.
Sicque fides sunt sex, sed non nisi quatuor usque
tempus ad hoc presens latas invenimus esse ¹⁵.

L'astrologie est utilisée pour appuyer une prophétie selon laquelle la religion chrétienne est une religion supérieure à toutes celles qui l'ont précédée.

... Lex autem Mercurialis
dignior esse fide reputanda videtur eo, quod
eterne vite bona promissura sit, ad que
nemo venire potest nisi religione fideque,
que Iovis in sortem cesserunt significantis,
sicut predictum est, eterne commoda vite ¹⁶.

Richard de Fournival annonce, sous le nom d'Ovide, que la conjonction de Jupiter avec Saturne qui eut lieu dans la 24^e année du règne de l'empereur César Auguste, prédit la naissance, six ans plus tard, d'un prophète qui sera le fils d'une vierge:

Dicunt astrorum domini, quod in omnibus annis
viginti iunguntur Iupiter et pater eius,
cumque duodecies in signis triplicitatis
unius iuncti fuerint seu tredecies, ut
accidit interdum, tandem mutatur eorum
ad succedentem coniunctio triplicitatem.
Quarum consuevit coniunctio maxima dici

... ..

Ast alibi que fit mutata triplicitate,
consuevit dici maior coniunctio, sectam
significans mutansque fidem per climata quedam,
et fit post annos quasi quadraginta ducentos.

Una quidem talis felici tempore nuper
Cesaris Augusti fuit anno bis duodeno
a regni novitate sui. Que significavit
post annum sextum nasci debere prophetam
absque maris coitu de virgine ¹⁷.

¹⁵ Ps.-OVIDII, *De Vetula*, Liber tertius, vv. 522-526.

¹⁶ *Ibid.*, vv. 584-589.

¹⁷ *Ibid.*, vv. 594-600 et 607-615.

L'auteur interprète ainsi le fait que dans le signe de la Vierge la planète Mercure a plus de force que dans les autres signes du Zodiaque. Le poème ajoute même le nom du prophète: *Puerumque Iesum vocat ipsum/gens quedam* (vv. 632-3). L'éloge de la religion dont le prophète est Jésus et la description de quelques-unes de ses caractéristiques supérieures à toutes les autres religions se rencontrent dans un grand nombre de vers du troisième chant du *De Vetula*.

Par l'intermédiaire de ce poème attribué à Ovide nous voyons cette apologétique chrétienne se baser sur l'astrologie connue à travers l'œuvre d'Albumasar. Pour le faire, le *De Vetula* élabore ce qu'on trouve dans l'*Introduction maius* et dans le *De magnis coniunctionibus*.

L'apologétique du *De Vetula* a été utilisée de la même manière par Roger Bacon dans l'*Opus Maius*, par l'auteur du *Speculum Astronomiae* (dont l'attribution à Albert le Grand continue à susciter des discussions), par Jean Quidort ou Jean de Paris dans le *De adventu Christi*, que nous supposons encore inédit, mais dont l'édition est déjà annoncée.

Un traité, en langue portugaise, de la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle, le *Livro da Corte Enperial*, est une apologétique en faveur de la religion chrétienne contre les Juifs, les Musulmans et les païens. Il se présente sous forme d'un dialogue entre l'Église militante et les Juifs, les Musulmans et les païens, en présence de l'Empereur céleste, Jésus-Christ. L'auteur anonyme de ce traité n'a qu'une originalité littéraire, il n'a aucune originalité doctrinale. En effet, il fait prononcer par la reine catholique, en réponse aux arguments des opposants, des textes que nous avons identifiés comme étant de Nicolas de Lyre et de Raymond Lulle, ainsi que, dans un paragraphe, d'Isidore de Séville. On y lit aussi, traduits en portugais, les versets du *De Vetula* qui se rapportent à l'astrologie annonciatrice de la religion chrétienne¹⁸.

La même partie du poème *De vetula* est utilisée dans un traité écrit en latin par un autre auteur portugais du XV^e siècle, le franciscain André do Prado. Cet ouvrage s'intitule *Horologium Fidei* et reste encore inédit dans le Cod. Lat. 1068 de la Bibliothèque Vaticane. C'est un dialogue entre l'auteur et le prince portugais Henri le Navigateur sur les articles de la foi exposés dans le Credo¹⁹.

¹⁸ Voir J. M. DA CRUZ PONTES, *Estudo para uma edição crítica do Livro da Corte Enperial*, Coimbra, Instituto de Estudos Filosóficos, 1957.

¹⁹ Voir MÁRIO MARTINS, «O Diálogo entre o Infante D. Henrique e Fr. André do Prado», dans *Revista Portuguesa de Filosofia*, 16 (1960), 281-295.

Ce que nous avons voulu présenter ici n'est qu'un schéma d'une étude à développer plus tard.

Nous avons vu l'astrologie, qui était d'abord combattue par les Pères de l'Église, être utilisée par l'apologétique chrétienne grâce à l'adaptation des ouvrages d'Albumasar dans le *De Vetula* de Richard de Fournival. De l'Astrologie considérée avec méfiance par les Pères de l'Église, nous passons ainsi à un aspect de ce que le P. Chenu a nommé, à propos d'un sermon de Garnier de Rochefort, l'*Astrologia praedicabilis*²⁰.

Les humanistes, depuis Pierre d'Ailly jusqu'à Pic de la Mirandole, réfutèrent la validité de l'astrologie. Au Portugal aussi le traité *Contra o juízo dos astrólogos* (Contre le jugement des astrologues) de Frère Antoine de Beja, publié à Lisbonne en 1523, est l'expression des controverses soutenues sur ce sujet²¹.

J. M. DA CRUZ PONTES

²⁰ M.-D. CHENU, «Astrologia Praedicabilis. Les pressentiments de l'économie chrétienne chez les patristes», dans *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 31 (1964), 61-65.

²¹ Communication présentée au VII.^e Congrès International de Philosophie Médiévale qui eut lieu à Louvain-la-Neuve dont le thème était «L'Homme et son univers au Moyen Âge».